

## **Laura Baudoux**

« Le Regard d'Alzheimer », 2009

Née en 1989 à Charleroi, **Laura Baudoux** est étudiante en photographie (3<sup>e</sup> BAC) à l'ESA Saint-Luc Liège. Si elle n'a, par la force des choses, guère encore exposé ni publié, elle s'oriente de façon prometteuse vers une forme de reportage social dont elle tente de concentrer les problématiques humaines autour des visages et en privilégiant le portrait, les scènes de petits groupes. A l'inverse d'autres travaux approchants (comme celui par exemple de Peter Granser, dont le traitement plastique du même sujet induisait une forme de symbolisation), ses « regards d'Alzheimer » se plantent dans le vôtre sans détour ni préambule et concentrent en leur pupille même – comme une porte béante ouvrant sur la chute – tout le vertige du temps devenu inaccessible. La mince profondeur de champ, le plan rapproché, la qualité de détail, la franchise de l'approche à hauteur égale rendent palpables les moindres replis du visage, traces du temps sur le paysage de nos vies, mais aussi la pudeur et l'empathie de la photographe qui ne brusque rien de ces édifices frêles et parfois éreintés, que l'on sent prêts à chavirer. Et qui nous parlent sans mots d'un temps – la perte, l'oubli – que tous nous connaissons, et dont pourtant nous ne saurons rien.

**Anne de Gelas**

Photographies, 2001-2009

Née en 1966 à Bruxelles (où elle vit), **Anne de Gelas** compte parmi les artistes les plus touchants et les plus singuliers de la photographie belge actuelle. Montré déjà, notamment, à « l'épicerie-librairie » Le Bonheur, à Bruxelles, ou lors de la 3<sup>e</sup> édition de la biennale du Condroz (Marchin) sur le thème du... bonheur !, son travail tient la chronique anachronique, tendre et tourmentée à la fois, du petit monde qui l'entoure et des grandes questions qui la tenaillent. A travers des tirages, des croquis, des notes, des carnets surtout, beaucoup de carnets, elle rassemble les pièces d'un puzzle ou d'une famille (les siens), questionne doucement l'apparence des choses et la présence des êtres, égrène le temps qui détruit, construit et passe parfois à rebours, confronte le monde du visible à celui de ses rêves, et se penche avec bienveillance sur les petites choses : celles mêmes dont les jours voire les minutes paraissent comptés, celles qui semblent sortir sans fracas d'un autre temps, celles qui trouvent aussi un écho dans les souvenirs propres et fragiles de chacun d'entre nous...

**Dominique Castronovo & Bernard Secondini**

*Tout voir tout vite tout avant de disparaître, Fin, Suivre la ligne, Faire exister dans le temps..., Apprendre à ne rien dire, Ce bruit qui fait vivre, Mais cela n'en dit pas plus, À la recherche de quelque chose à quoi se raccrocher, vidéos*  
*Comment ne plus rien voir, photographies*

Qui fera le pas de la première image ? Et en fin de compte qui aura le dernier mot ? Nés quelque part (information confirmée pour au moins l'un des deux), travaillant assez près l'un de l'autre (là, les témoignages concordent), **Dominique Castronovo & Bernard Secondini** semblent dévider depuis une éternité un interminable ruban : celui de la disparition ou de la dissolution du sens, celui de la mort des images et de leur éternelle renaissance. Par leurs extrêmes, la ruine et la profusion se touchent, se confondent. Installations, bandes vidéo, photographies, arrêts sur images, découpages sonores, manipulations des mots, tout chez eux est accumulation, éclatement et remembrement, tout fait farine au moulin du concept (tragique, ironique, souvent les deux), et la puissance de leur acharnement donquichottesque, subtil et monomaniacal égale assurément celle du vent lui-même. Avec la même certitude de se perdre et de perdurer, par-delà l'accumulation et la dissolution des images, par-delà les bribes de signification que nous tentons d'y glaner en plein vol.

**Marine Dricot**

« Horloge interne » (in progress)

Née à Liège en 1988. Parcours brillant dans l'enseignement secondaire artistique, mais quitte rapidement les études supérieures pour travailler et se consacrer plus librement à la photographie. Lauréate en 2008 des concours « Emerging Talents from Belgian Schools of Photography » et « En quête de belgitude », Marine a publié ses photos dans *View Photography Magazine*, *Le Vif/L'Express*, *l'art même*, *Le Journal des enfants* (Vers l'avenir), ainsi que sur le site « soyons.net », et a récemment exposé son travail dans le cadre de « Sweet Sixteen », 4<sup>e</sup> Biennale de photographie dans le Condroz (Marchin), sur le thème de l'adolescence. « Horloge interne » est un travail en cours sur l'ambiguïté des âges, des postures et des attitudes, des détails et des parures : une réflexion sur l'idée de destin imprimée déjà chez de très jeunes enfants entourés d'un monde d'images, sur leur empressement à grandir ou à se conformer, sur une naïveté peut-être déjà perdue, sur un esprit de sérieux qui semble grignoter la part innocente du rêve...

## **François Goffin**

*Feux d'artifice, Autoportraits*

Né en 1979, **François Goffin** est photographe, enseignant (occasionnel), animateur au centre culturel de Marchin et, de temps en temps, critique pour le site photographique « soyons.net ». Repéré dès la fin de ses études au « 75 » à Bruxelles, il a obtenu le prix Médiatine pour sa série « Réminiscences » et réalisé divers travaux de reportage ou documentaires, notamment en Afrique. C'est cependant la veine intimiste et personnelle qui semble lui convenir le mieux, à travers l'exploration du Condroz (sa terre d'origine et d'élection) ou celle, plus largement, des « Choses simples » : moments de bonheur sans tapage et décentrés, moments de rencontres poétiques sans prétention (rassemblés en 2009 dans un premier ouvrage chez Yellow Now), et au sein desquels il lui arrive, comme ici, d'intercaler l'un ou l'autre autoportrait ironique, vaguement lunaire et déphasé...

## **Nicolas Kozakis**

"Athos", 2009

L'œuvre de **Nicolas Kozakis** (Liège, 1967) pourrait être définie comme une réévaluation mouvante, constante, des traces du temps et de l'évolution des formes esthétiques. De par ses affinités culturelles doubles, il aime à parcourir l'histoire de l'art, depuis l'art rupestre jusqu'à l'art actuel (en faisant de régulières escales du côté de la Grèce, antique ou moderne...), à en revisiter les canons, les principes, les manières, les matières. Procédant volontiers par énigmes et questionnant les nouvelles icônes, les idoles éphémères, alliant le mythe au réel et présentant chaque fois le fruit de ses remaniements plastiques sous la forme d'une expérience inédite (qui n'est jamais bien loin de celle, première, de la « caverne »), il nous invite ici à un voyage vers le Mont Athos. Lieu « hors du temps » s'il en est, et pourtant lieu de paradoxes voire de contradictions : une vie traditionnelle semble s'y maintenir à l'abri du bruit du monde technologique, tout en évoluant sur une construction poreuse, bardée de compromis complexes et, comme on dit dans les bâtiments qu'il existe des « ponts thermiques » entre intérieur chaud et extérieur froid, pleine de « ponts temporels » entre des époques différentes et peut-être inconciliables...

## **Jérôme Mayer**

01:21:36:11, installation vidéo, 2010

Né à Paris en 1967, résidant près de Liège, **Jérôme Mayer** est vidéaste et maître de conférence à l'Académie des Beaux-Arts de Liège. Refusant la séduction immédiate du spectaculaire et du tape-à-l'œil, ses bandes vidéo a priori minimalistes, reposant sur des principes forts non dénués de systématisme, abordent régulièrement la question de l'écoulement du temps, de la réversibilité des regards, de la lisière trouble entre perception et aperception, entre image mentale et « projection ». Incrustant invariablement le time-code dans l'image, jouant du flux permanent et de la trame évolutive propres au médium qu'il s'est choisi, ouvrant et fermant souvent lentement sur des amorces blanches et vierges, ses films visent, à travers la mise en espace et le déploiement sous forme d'installation, à éveiller conjointement chez le spectateur un regard fasciné et une réflexion sur le devenir des images, prises dans l'évanescence même du temps qui les fait exister, et dans le trouble qu'elles suscitent en tant qu'apparition, rencontre ou confrontation, *événement...*

## **Pol Pierart**

### Photographies

Né en 1955, **Pol Pierart** vit et travaille à Embourg, Belgique. Déjà lointaines études à l'Académie royale des Beaux-Arts de Liège (section peinture décorative et option photographie) ; expose depuis 1979 ses peintures et photographies dans de nombreux musées, en Belgique (entre autres au Musée de la photographie à Charleroi, chez Contretype à Bruxelles, et un peu partout à Liège), ainsi qu'à l'étranger... Moins influencé par le surréalisme que par « les bédés de son enfance », son univers lance les mots et les images dans la conquête (modeste) du sens de la vie et dans l'appropriation du compte à rebours. Souvent doux-amers, ses aphorismes et ses mises en scène minimalistes ne s'éloignent jamais des événements ni des objets du quotidien, et singulièrement des jeux de l'enfance. Mais ils débouchent sur des questions graves, parfois sans réponse (notamment celle de la mort, omniprésente), et affrontent avec aplomb et humilité la tâche lourde et malicieuse de « changer le monde ». En une dizaine d'années, Pierart a publié chez Yellow Now quatre recueils de photographies, dans les titres desquels il n'est pas exclu que quelques jeux de mots se soient malencontreusement glissés.

## **Matthew Pillsbury**

*La Salle du Haut Conseil,...*, 2008, *La Joconde, ...*, 2008, *Self Portrait Comtemplating Wapiti,...*, 2004, *HBO's Rome,...*, 2005, *Nathan Noland, Mario Kart DS, ...*, 2006, *Arteries Nerves and Veins,...*, 2007, *Nate, Matthew and Ella at the Pink Cove ...*, 2008

Né en 1973 à Neuilly-sur-Seine, **Matthew Pillsbury** a étudié à Paris avant de rejoindre l'Université Yale puis la School of Visual Arts de New York, ville dans laquelle il vit actuellement et où il est représenté par la galerie Bonni Benrubi. En 2007, sa série « Screen Lives », dans laquelle il prend des clichés éclairés de la seule lueur d'un écran de télévision ou d'ordinateur, lui vaut le Prix Fondation HSBC pour la photographie et une publication, *Time Frame*, coéditée par Actes Sud. Ce travail se poursuit depuis, en divers lieux symboliques ou anonymes, autour de la figure de l'autoportrait et de petites scènes à la fois familières et étranges, mélanges de présence et d'absence à travers de longs temps de pose et méditation sur l'évanescence des choses. Symbiose aussi de corps (que l'on ne peut plus toucher) et d'esprit (que l'on peut encore observer). Célébration, enfin, de la faculté de voir (malgré ou à travers la technologie) et de sentir, frémissantes, la caresse mélancolique du temps et celle, féconde, de la lumière.

**Laurie Polson**

“Funeral Parlour”, 2009

Née en 1984 à Bergisch Gladbach (Allemagne), **Laurie Polson** vit et travaille à Bruxelles. Dès ses études au « 75 », elle confessait une certaine forme de fascination intimidée et ambiguë pour les imprégnations du passé et particulièrement pour le mystère de la mort. La présente série explore l’envers du décor, les apparences et les rituels visibles de ce passage obligé qui dans nos cultures n’a pas de visage, pas d’image, qui a à peine un nom – et qui dépasse l’ordre du *représentable*. Lieux d’ombre, personnages discrets et presque transparents, silence feutré, décorum racé et glacé, immuable dans ses teintes et son cadrage carré. Les emblèmes de ce cérémonial aseptisé accompagnent le deuil à défaut de pouvoir l’expliquer ; mais probablement la photographe y cherche-t-elle aussi, seule, des réponses : un peu de vie dans cet univers si particulier, un soulagement accidentel au milieu de la tristesse, un peu de respect par-delà l’affectation. Un œil ouvert sur les déguisements du vide, sur les couleurs de l’absence...

## **Pierrick Sorin**

*Réveils*, 1988

Né en 1960 à Nantes, **Pierrick Sorin** est un vidéaste dont les courts-métrages et dispositifs visuels raillent souvent, sur un mode burlesque, l'existence humaine, la création artistique... Fervent pratiquant de l'auto-filmage (*Les Réveils*, 1988, 5 min 13, est l'un de ses premiers « travaux »), il est souvent l'unique acteur des histoires qu'il invente, créant en particulier de petits « théâtres optiques » mêlant bricolages et technologies nouvelles, qui lui permettent d'apparaître parmi des objets réels. Concepteur de dispositifs audiovisuels appliqués à la communication événementielle (collaborations avec Jean-Paul Goude ou avec les Galeries Lafayette-Hausmann), Pierrick Sorin a également réalisé des reportages TV, des vidéo-clips et joué dans deux longs métrages. Ses œuvres ont été présentées dans quelques hauts lieux de l'art contemporain (Fondation Cartier, Centre Georges-Pompidou, Tate Gallery de Londres, musée Guggenheim de New-York, Metropolitan Museum of Photography de Tokyo...).

## **Katja Stuke**

« Supernatural », 2008

L'angoisse de l'athlète olympique au moment de la figure imposée vaut bien celle, pointée jadis par Handke, du gardien de but au moment du penalty. A quoi rêvent ces jeunes filles ? A quoi surtout leur est-il interdit de rêver, en cet instant précis ?... Née 1968 à Telgte / Westfalen (Allemagne), **Katja Stuke** vit et travaille à Dusseldorf. L'essentiel de son travail consiste à extraire et à agrandir, comme ici, des arrêts sur images tirés de vidéos filmées par elle ou enregistrées (à la télévision ou via d'autres caméras). Ainsi figés, tramés et élargis, ces portraits (et d'autres, qui composent le livre d'artiste *Supernatural* qu'elle a publié l'an passé) deviennent troublants, inquiétants, fascinants : les regards semblent tournés vers l'intérieur, la pensée bloquée quelque part dans les poumons en même temps que le souffle, la gravité précoce proprement hermétique – et le fragment de temps, suspendu hors de tout, concentré hors de son propre cours...

**Sarah Van Marcke**

"Untitled", 2009

Née en 1984 à Gand, **Sarah Van Marcke** est diplômée de Sint-Lukas et membre du collectif à géométrie variable Outlandish. Son travail photographique explore la relation entre le paysage manipulé, l'architecture, les canons de la mode et la présence du corps humain pour créer un monde virtuel, improbable, comme hors de portée. Un monde dans lequel les paysages, les bâtiments, le dessin des villes et les environnements fonctionnels semblent perdre leur raison d'être, libérés de leurs attaches référentielles, temporelles, géographiques. Les paysages font désormais fonction d'échelles auxquelles viennent s'ajouter un objet ou un personnage, comme une sculpture dissimulée ou exhibée. Ces compositions souvent géométriques apparaissent à la fois aérées et oppressantes, théâtres de moments de prostration ou de défoulement en apparence irraisonnés, mais qui laissent apparaître, dans les creux d'un humour à froid, l'expression d'inédites (voire « ultramodernes ») solitudes...